

## Le métier de traducteur

Traducteur, c'est un métier. Un métier souvent occulté, mal reconnu, mal payé mais un métier. « Traduction : œuvre d'amour et objet de luxe », a pu dire Simon Leys dans *L'Ange et le Cachalot* (Seuil, « Points Essais », mais aussi : <http://www.arllfb.be/ebibliotheque/communications/leys131192.pdf>, sous le titre *L'expérience de la traduction littéraire : quelques observations*). Lui qui a consacré la moitié de son activité à la traduction sait bien ce dont il parle. Difficile, aujourd'hui d'en faire un métier autonome, surtout dans le cadre de la relation chinois/français, encore plus si on choisit de se consacrer à la littérature ancienne ou classique. Ce serait plutôt un sacerdoce, mieux vaut avoir la vocation ! Lorsqu'on dit qu'on est traducteur, les gens se demandent souvent si c'est une vraie profession. Se poseraient-ils la question si nous disions que nous sommes pianiste, peintre ou violoniste ? Non ! Et pourtant : métier de magicien pour certains, d'artisan-bricoleur pour d'autres, la traduction est un métier qui s'apprend (ce que vous faites en ce moment et ce que beaucoup font et ont fait, faute de mieux, en autodidactes), un métier qui demande une pratique quotidienne (comme un musicien fait ses gammes), et la maîtrise de tout un arrière-plan culturel de référence. Maurice-Edgar Coindreau, le plus grand traducteur –et découvreur– de littérature américaine du 20<sup>ème</sup> siècle a dit dans ses *Mémoires* (Gallimard, 1992) que « le traducteur est le singe du romancier ». Comme il avait raison ! Mais n'est-ce pas plus vrai encore dans le cas de nos deux langues ? Ne sommes-nous pas des singes acrobates jonglant avec des idiomes fondamentalement différents pour faire passer, dans la lettre et dans l'esprit, le génie du texte originel ?

La lettre : oui, traduire est un premier lieu un travail sur les **mots**. Il faut d'abord les comprendre, au sens premier du terme, avant de les appréhender pour les intégrer dans le contexte global. A cette fin, chacun sa technique, et il vous faudra probablement un jour ou l'autre inventer celle qui vous convient le mieux. Autant que je sache, il y a principalement deux écoles : certains préfèrent lire et relire le texte jusqu'à en être imprégnés, lentement, en réfléchissant, pour être ensuite capables d'en donner leur version en un seul jet, sur lequel ils n'effectueront plus que quelques modifications mineures. Ainsi Sveltana Geier, traductrice de Dostoïevski en allemand et héroïne du documentaire *La femme aux cinq éléphants*, qui dit « Je lis le livre si souvent que les pages en sont trouées. D'abord je le connais par cœur. Ensuite vient un jour où enfin j'entends la mélodie du texte. » (citation tirée de *Il faut lever le nez quand on traduit*, cf. [La république des livres](#), blog de Pierre Assouline sur lemonde.fr). Dans le cas de nos deux langues, je ne crois malheureusement pas que ce soit possible. D'une part, ne nous

voilons pas la face, dans le sens français-chinois je ne sais pas, mais dans le sens chinois-français j'en suis sûre : jamais nous ne connaissons tous les caractères ! D'ailleurs si je lis un livre où je les connais tous, j'ai tendance à penser qu'il est un peu pauvre au niveau vocabulaire ! Nous aurons toujours besoin des dictionnaires. D'autre part les structures de nos langues sont trop différentes, et le travail de réécriture trop important pour nous venir de manière spontanée. Ce qui n'est pas un frein à la lecture est un inconvénient de taille lorsqu'il s'agit de traduire. Car dans un premier temps, notre travail est d'aller au cœur des mots, les uns après les autres, et disons les choses comme elles sont, c'est un labeur de tâcheron. On établit un mot à mot, on note ses doutes, ses questionnements, ses hésitations, parfois les diverses formulations qui nous viennent à l'esprit. Un travail que je conseille de faire, d'un coup sur le livre entier, et de la manière la plus précise qui soit. Plus vous serez précis, plus vous aurez de chance d'éviter les contresens au fur et à mesure des différentes versions. Choisissez toujours la solution la plus simple et la plus claire, mais aussi la plus précise et la plus exacte, vous vous y retrouverez beaucoup mieux ensuite, quand vous travaillerez le style. Plus vous avancerez dans le livre, plus vous serez pénétrés par le style de l'auteur, mieux vous connaîtrez son vocabulaire, et plus les mots vous viendront facilement. Au passage, et à rebours de ce que nous avons fait ces jours-ci, je recommanderais de ne « finaliser » le premier chapitre qu'au dernier moment, quand le reste du livre vous est absolument familier. Car ce premier chapitre, c'est celui par lequel vous entrez dans le texte : il est évident que le style vous semblera dans un premier temps un peu plat, ce qui sera normal, puisque vous ne l'aurez pas encore trouvé et ne saurez pas jongler avec les mots de l'auteur. Vous ne serez pas encore habités par sa langue et ne saurez écrire que la votre. Je conseillerais aussi, si possible et bien qu'on perde un peu de temps, d'effectuer ce mot à mot à la main. D'abord parce qu'il s'ensuit un contact « physique » avec le texte, ensuite parce qu'il est ainsi beaucoup plus facile de corriger, rayer, ajouter des notes et des variantes dans la marge, etc.

Un mot sur notre meilleur outil : les dictionnaires. Le traducteur ne saurait vivre qu'entouré de volumes et de volumes de dictionnaires, encyclopédies variées et autres livres de référence, anthologies de poésie dans la langue d'arrivée, par exemple. Et à ce niveau-là, même si de grands progrès ont été faits, disons que les bons dictionnaires français-chinois, chinois-français ne courent pas les rues. Nous sommes souvent obligés de recourir à des dictionnaires monolingues pour fixer le sens d'un mot. Hélas, pour celui qu'on a sur le bout de la langue, pour celui d'une clarté évidente dans son texte originel mais dont on cherche désespérément l'équivalent dans la langue d'arrivée, cela n'aide pas forcément. Il ne nous reste alors qu'à nous rabattre, pour ceux qui la comprennent, sur une langue tierce, l'anglais le plus souvent. Il m'est arrivé pour un mot banal, en l'occurrence : « sous-

main » de n'en trouver la traduction que dans le dictionnaire chinois-allemand. Or, si parfois le passage par cette langue tierce est un avantage, puisqu'elle nous transmet le sens sans pour autant nous enfermer dans une formulation donnée, trop évidente, éventuellement langue de bois et mal adaptée au contexte, il constitue aussi un obstacle nouveau à la transmission du sens précis. Combien de fois ai-je poussé un cri de rage, parce que la recherche d'un mot chinois inconnu aboutissait à un mot anglais... inconnu ! Qui plus est aucun mot d'aucune langue ne trouve son équivalent absolu dans une autre. Chaque langue exprime une vision du monde, qu'elle ordonne selon son point de vue, et une grammaire propre. Aussi le problème n'est-il pas uniquement technique. D'ailleurs la vraie traduction ne se fait pas au moyen de dictionnaires, sinon la traduction automatique nous aurait depuis longtemps remplacés.

Au cours de ce mot à mot, si j'ai un conseil (de plus) à vous donner, c'est de ne pas vous attarder sur les difficultés. Avancez, progressez, surlignez ce que vous ne comprenez pas, mais allez au bout de votre texte. A ceci deux raisons : premièrement, au fur et à mesure, les solutions à certains problèmes se trouveront d'elles-mêmes. Le texte les aura explicitées. Deuxièmement, et curieusement allez-vous peut-être penser, c'est souvent le plus difficile qui pose le moins de problème, car ici on s'arrête, on réfléchit, on consulte dictionnaires et encyclopédies, on interroge éventuellement l'auteur ou des personnes compétentes. Personnellement, j'essaie de poser d'abord mes questions à un lecteur chinois cultivé, l'auteur n'intervient qu'en dernier ressort, pour les vraies colles : pourquoi (d'accord, c'est uniquement mon point de vue) le lecteur français devrait-il mieux comprendre que le lecteur chinois ? Si imprécision ou ambiguïté il y a dans le texte originel, il est bon qu'elle demeure dans la version traduite. Soit, je vous recommande d'attendre un peu pour le faire, mais il ne faut jamais avoir peur de poser des questions ! Même quand elles ont l'air stupides. Parce que ce qui paraît le plus facile peut en réalité être le plus difficile : telle expression, tel mot d'usage courant, dans le contexte qui nous préoccupe, prend parfois un sens totalement différent, a éventuellement une acception technique ou spécialisée qui nous était inconnue (ainsi que le fait remarquer Simon Leys, *op. cit.*). Dans le métier de traducteur il ne faut jamais relâcher son attention. Ce travail exige une compréhension totale. Quand nous lisons, portés par nos émotions et notre passion, nous avons l'impression de comprendre, mais lorsque nous traduisons, il faut aller plus loin, tout vérifier, parfois mieux pénétrer le texte que l'auteur lui-même. Le passer au microscope. Bien des expressions, glissées par l'auteur dans une phrase sans y penser, ne gagnent pas à être traduites littéralement. Méfions-nous de l'exotisme lexical, il est souvent trompeur. Ainsi que le signale François Maspero, auteur, éditeur et traducteur d'une trentaine de romans (italiens, espagnols et anglais), l'argot, les injures, les métaphores, les jeux de mots ou les

archaïsmes posent de nombreux problèmes. Prenons le cas des injures : chaque langue possède son propre répertoire, riche et varié ! Pourquoi faire du mot à mot quand on peut facilement trouver des équivalents ? L'ennui avec la traduction « littérale » c'est qu'elle oblige le lecteur à aller à la pêche au sens, de telle scène, de telle phrase, de telle expression, de tel mot. De même, surtout dans la direction chinois-français mais le cas peut se rencontrer également dans l'autre sens, avec les noms propres, de lieux et d'individus. Convient-il, ou non, de les traduire ? A priori, je dirais non. Mais il faut voir au cas par cas. Si l'une des protagonistes d'un roman chinois s'appelle Cuicui, afin d'éviter la confusion avec le « cuicui » de nos petits oiseaux, je vais la baptiser Grâce. Si c'est un surnom, bien sûr il faut traduire. Mais aussi dans tous les cas où la dénomination joue un rôle signifiant et va influencer le lecteur dans sa vision du personnage Et si l'auteur parle des hutongs pékinois, comment résister à l'envie de leur donner des noms français : rue du Marché aux fleurs, ruelle des nouilles sèches, ruelle du Poisson rouge, etc., etc. Tel restaurant peut parfaitement s'appeler « Au pavillon des Pinsons ». Pourquoi, de français en chinois, ne pas traduire quand la rue s'appelle sentier des Merisiers, rue du Chat-qui-pêche, ou rue aux Ours ?

Bref, pendant toute cette première étape, étape longue, étape ingrate entre toutes, vous défrichez. Le défrichage est nécessaire, mais il ne saurait être publié. Ce que vous avez entre les mains c'est une base... parfaitement illisible dans la langue de publication. Trop de littéralité tue la lettre, quand il ne mutile pas en plus la langue d'accueil. Il est temps de passer aux étapes supérieures. Vous travaillez sur le mot, vous allez désormais travailler, dans un premier temps sur la phrase, dans un autre sur le paragraphe, autrement dit vous vous attaquez à la **formulation**. Là, c'est essentiellement à la connaissance que vous avez de votre langue maternelle que vous allez devoir faire appel. Or, ne l'oublions jamais, comme dit (toujours lui) Simon Leys : « s'il est préférable de comprendre la langue de l'original, il est indispensable de maîtriser la langue d'arrivée ». Je me souviens d'avoir lu quelque part que pour traduire un livre, il fallait en lire douze dans sa langue maternelle ! Vous allez devoir définir le temps grammatical, établir les concordances sans en oublier aucune, en évitant de préférence d'alourdir le texte (soyons clairs : quant à l'emploi du plus-que-parfait, souvent grammaticalement correct, je recommande la parcimonie. Apprenez à faire glisser le texte vers l'imparfait, cela allège). Vous allez devoir introduire les liaisons à la française, ces « qui, que, quoi, dont, où » que le chinois ignore. Vous allez devoir éliminer les mots vides (les « donc », les « ensuite », les « alors » qui n'ont pas lieu d'être. Vous allez devoir employer, en lieu de répétitions, les pronoms « lui, le, la... » tant que cela ne nuit pas à la compréhension. Inventer des tournures là où la formulation chinoise est ne s'inscrit pas dans la phrase française. Faire la chasse aux idiotismes. Inverser éventuellement les termes de la phrase pour mettre le texte en relief

(évittez la répétition du : sujet + verbe + complément). Je m'excuse de ne donner ici que des exemples se référant à la traduction dans le sens chinois-français, c'est hélas celui que je connais le mieux, mais je suis bien sûre que dans l'autre sens, il y a autant de travail ! Et méfiez-vous, certaines intuitions, trop rapides, risquent de vous faire faire les pires bêtises. Si une illumination vous viens, surlignez et réverifiez plus tard. Mille et un dangers vous guettent, à cette étape, il faut se garder des tendances sournoises à donner dans l'exotisme, bien peu d'idiotismes, qu'ils soient gallicisme ou « chinoiserie » gagnent à être traduits littéralement, sauf s'il s'agit d'un clin d'œil de l'auteur (dans le sens chinois-français, la reprise de certaines expressions en « langue de bois » datant de l'ère maoïste, par exemple). Le choix relève souvent de la subjectivité. Mais une fois trouvé le mot parfait, celui dont le sens –et plus que le sens, le « sentiment » pourrions-nous dire—se rapproche le plus de l'original, il faut prendre garde, ne pas s'en gargariser, l'abandonner (à regret !) pour un autre, sans doute moins parfait mais qui dans son rôle d'ersatz reste satisfaisant (je parle là spécialement dans le sens chinois-français, puisqu'ainsi qu'on nous l'a seriné au lycée, notre langue hait les répétitions. En sens inverse il en va autrement, vous pourriez même être amenées à les introduire, ces fameuses répétitions et parallélismes qui donnent tant de style à la phrase chinoise). Vous allez devoir réviser la ponctuation. Dans certains cas (introduction de conjonctions), cela se fera naturellement, dans d'autres il faudra considérer le flux naturel des mots dans leur langue d'arrivée. Ne pas hésiter parfois à couper une phrase, ou à en lier deux, si cela semble nécessaire.

Vous allez aussi, sans doute, devoir procéder à quelques arrangements, des déplacements nécessaires pour passer du génie d'une langue à celle d'une autre. Cela peut concerner les jeux de mots. Certains sont intraduisibles, pourquoi ne pas les remplacer par un autre, équivalent et chargé du même pouvoir d'évocation dans la langue d'arrivée ? Cela peut-être une inversion des termes : avoir traduit *Jingpingmei* par *Fleur en fiole d'or* me paraît une invention de génie. Cela peut-être une nuance, une précision incluse dans la phrase de départ que vous n'arrivez pas à caser de manière logique et élégante dans votre version : dans ce genre de cas, Umberto Eco (*Dire presque la même chose*, Grasset, 2006) suggère de la déplacer et d'introduire, un peu plus haut ou un peu plus bas, un terme qui y fait penser. Cela peut-être une liaison ajoutée. Une précision. Une note en bas de page que vous incluez dans le corps du texte. Tout ceci sans jamais perdre de vue les choix effectués par l'auteur : choix de lexique, de niveau de langue, de vocabulaire, etc. C'est du petit point poussif. Vous vivez cette étape environnés de dictionnaires de synonymes, analogiques, monolingues, encyclopédiques, etc. Alors bien sûr, cela arrive, parfois on se trompe. Personne n'est, ni ne sera jamais, omniscient et infaillible. Ce sont les fameux contresens, que la phase initiale cherchait à vous éviter. Mais on en commet, c'est inévitable. De mon point de vue, et comme

nombre de traducteurs, et non des moindres –je pense autant à Simon Leys qu'à Maurice-Edgar Coindreau ou à Umberto Eco—cela reste faute vénielle. Mieux vaut une faute de « compréhension du mot », voire une approximation trop hardie, qu'une faute de « compréhension de l'esprit du texte ».

Certaines erreurs, pourtant, sont impardonnables. Elles relèvent pour l'essentiel du domaine dit « culturel ». Que penser du traducteur qui dans le corps d'un texte sur Shanghai confond le Bund... et la plage ! Plus qu'un contresens, nous dirons qu'il s'agit d'une faute choquante pour quelqu'un qui prétend être spécialiste de la Chine. Toute personne s'intéressant à ce pays devrait quand même savoir que Shanghai n'est pas exactement au bord de la mer et aurait dû, si elle ne connaissait pas le mot, se poser quelques questions... Si certaines erreurs relevant du domaine culturel (au sens large) portent sur des points de détail et ne prêtent pas à conséquence (confondre le Schweppes et le Sprite alors que le premier n'est pas commercialisé en Chine, ne nuit ni au style, ni à la compréhension, cela peut même s'entendre comme une de ces adaptations dont je parle plus haut), d'autres peuvent être graves. C'est le cas avec le Bund : tout un imaginaire, le paysage shanghaien entier s'y rattachent, le lecteur est y ici privé d'un élément essentiel à la compréhension du texte. J'ai vu ailleurs, dans une traduction effectuée de l'anglais effectuée par un traducteur sans doute pressé par le temps (et l'éditeur, car il leur arrive d'être tyranniques et de vous pousser à faire du mauvais travail) : « Il est allé à Bruma », comme s'il s'agissait d'une ville quelconque dont le lecteur eut été en droit de se demander où elle pourrait bien se situer, au lieu de « Il est allé en Birmanie ». Alors que le roman se passait pendant la Seconde guerre mondiale et que les combats y faisaient rage, c'était une bourde de taille. Mal venue aussi, dans un essai portant sur la scolarité, la traduction en chinois des seconde, première et terminale par « ernianji, yinianji, ...) alors qu'il eut été si simple d'utiliser les termes « gao yi, gao er, gao san », immédiatement compréhensibles et dépourvus d'ambiguïtés pour le lecteur chinois ! Le problème peut aussi être, tout simplement, de culture générale : le traducteur qui prend le poète russe Essenine pour un auteur chinois du nom de Ye Saining en manque à ce point qu'on devrait lui interdire de prendre la plume. Ces erreurs sont rares. Mais il n'en reste pas moins que traduire, c'est faire appel à tous les domaines de la connaissance. S'informer constamment sur le domaine sous-jacent au texte traduit, prendre acte de l'état de la langue d'origine (qui plus est selon son état à l'époque où le texte a été écrit) et de la langue d'arrivée, notre langue quotidienne. Ainsi que l'a dit Bernard Lortholary, germaniste et traducteur (distingué ! Puisque la version française du *Parfum* de Süskind est même étudiée au lycée) : « Nous devons entretenir notre compétence culturelle, ne rien ignorer des habitudes mentales, de la politique, du "dialecte" des jeunes. » En un mot, rester en contact constant avec

les deux mondes qui nous entourent, car un texte est toujours "un tissu de citations, issus des mille foyers de la culture" comme disait Roland Barthes. Cela implique une analyse fine, et si possible de repérer les citations, les allusions, les emprunts, en bref tous les éléments pertinents d'un texte. Dans l'idéal avoir connaissance et conscience de tout ce qui, au niveau historique, social et littéraire, se rapporte de près ou de loin à l'œuvre sur laquelle on travaille.

Vous pensez en avoir fini, vous croyez qu'à ce stade votre texte se tient, qu'il est prêt à la publication. Que nenni ! Une fois toutes ces embûches surmontées, reste le problème, final et essentiel, du **style**. Bien sûr, après tant de travail, après tout ce temps passé en compagnie de l'auteur, vous devez être en gros possédé par le sien. Mais il va falloir le vérifier, et l'asseoir. Vous travaillez désormais à l'échelle du chapitre et du livre ! Et rassurez-vous, normalement, si vous avez bien suivi les étapes précédentes, cela devrait être rapide : vous relisez, vous harmonisez, vous supprimez les dernières incorrections, inélégances ou répétitions et le tour est peut-être joué. Un travail que je recommande de doubler par une lecture à haute voix : rien mieux que la déclamation ne permet de cerner les insuffisances stylistiques. Ce qui ne passe pas à l'oral est souvent maladroit à l'écrit. Là encore, ce qui compte c'est la langue maternelle. Car curieusement, et à rebours de tout ce que je viens de dire, on a vu des traductions être des chefs-d'œuvre alors que le traducteur connaissait à peine la langue de départ. Gide n'a-t-il pas traduit Dostoïevski sans parler un traître mot de russe ? Baudelaire possédait-il assez d'anglais pour traduire Edgar Poe avec rigueur ? Et que sait-on exactement du niveau d'allemand de Gérard de Nerval, qui nous a pourtant donné une traduction de *Faust* si belle que Goethe lui-même avouait à la fin de sa vie préférer la version française ? Mais le cas le plus époustouflant est chinois. Je parle de Lin Shu, qui a traduit plus de deux cents romans européens sans savoir un mot d'une seule langue étrangère ! De nos jours, à quelques exceptions près (Claude Roy ne parle pas chinois, cela ne l'a pas empêché de publier des traductions de poèmes parfois plus belles que celles de grands sinologues, cf. *Le Voleur de Poèmes*, Mercure de France, 1991). Ce que d'aucuns qualifient poliment de traduction relais, mais qu'on pourrait appeler la méthode de l'aveugle et du paralytique car elle consiste à demander à quelqu'un qui connaît la langue de départ une sorte de mot-à-mot, lequel sera ensuite mis en forme par quelqu'un d'autre, qui connaît bien la langue d'arrivée, ne se pratique plus guère. Cela peut, comme on l'a dit plus haut, donner des œuvres littéraires de qualité, mais dont la valeur en tant que traduction est moins évidente, faute de cette intimité directe avec la version originale qui nous semble aujourd'hui indispensable. Ces « aberrations » ont cependant l'avantage de mettre en évidence un point important : connaître une langue étrangère ne vous rend pas forcément capable de traduire. Il ne suffit pas d'être philologue, érudit et

linguiste distingué pour faire un bon traducteur, la plume compte plus encore. C'est pourquoi, soit dit en passant, les meilleurs traducteurs traduisent généralement dans leur langue maternelle (ainsi que vous avez, ici, l'ambition de faire !) et non l'inverse. Comme l'a fait remarquer Simon Leys (je pourrais le citer, et le citer encore) il est possible de créer dans une langue qu'on ne connaît qu'imparfaitement mais impossible de traduire dans cette langue. J'en ai personnellement fait l'expérience : écrire en anglais par exemple ne me pose guère de problème, je ne rencontre pas de difficulté à exprimer ce que je veux dire, mais dès qu'il s'agit de traduire, ne serait-ce que quelques phrases pour illustrer mon propos, je sèche. Ecrire, c'est souvent penser avec les mots dont on dispose, traduire, écrire avec la pensée et la diversité lexicale d'un autre. Autrement dit : le traducteur se doit aussi d'être un caméléon ! Traduire ne consiste pas à enfilez, telles les perles d'un collier, une suite d'équivalents dont la clé nous serait offerte par un dictionnaire. L'important est de savoir rendre la vérité littéraire, de trouver l'intuition juste du texte. Pour arriver à ce résultat, le traducteur remet sans cesse le livre sur le métier, pour toute œuvre il a souvent plusieurs versions possibles. Comme l'a dit un autre grand sinologue traducteur, Jacques Dars (l'auteur d'*Au bord de l'eau*, la version française du *Shuihuzhuan*) toute traduction est en soi interminable (cf. Traduction terminable et interminable, in *De l'un au multiple, Traductions du chinois vers les langues européennes*, Editions de la Maison des sciences de l'homme, 1999). On est toujours à un stade où l'on peut encore espérer améliorer une phrase, un paragraphe, un chapitre. Il n'y a jamais de version définitive. Soumettez le même texte à dix professionnels, vous aurez dix versions et dix longueurs différentes. La traduction dépend de la sensibilité de chacun. C'est encore pire si on se place dans une perspective historique. En dépit de tout son talent, l'œuvre de Lin Shu peut être considérée de nos jours comme obsolète. La version de la poésie Tang que nous donne en 1862 le marquis d'Hervey-Saint-Denys a gardé sa beauté, mais heureusement, des publications plus modernes, plus « pertinentes » par rapport à leur temps, qui « touchent » plus notre compréhension immédiate sont venues la compléter depuis. A chaque époque sa langue, ses conceptions littéraires, ses modes ; à chaque traducteur sa sensibilité, sa vision de l'œuvre, sa culture, sa langue. Toute traduction est subjective, il faut accepter cette subjectivité et en faire une richesse. Nous ne donnerons jamais que la version du livre que nous, nous avons lu. Tel que nous l'avons entendu dans les deux sens du terme. Nous sommes des plagiaires, des voleurs de mots. Nous nous approprions le livre et tentons de reproduire la voix de l'original telle qu'elle nous a frappés. Or cette voix est une voix étrangère, qui s'exprime en langue étrangère. Un des grands problèmes qui se pose au traducteur est donc de savoir si, oui ou non, il doit faire entendre cette étrangeté. Comme l'a dit en son temps le linguiste allemand Wilhem von Humboldt (1767-1835) : « Chaque traducteur doit



immanquablement rencontrer l'un des deux écueils suivants : il s'en tiendra avec trop d'exactitude ou bien à l'original, aux dépens du goût et de la langue de son peuple, ou bien à l'originalité de son peuple, aux dépens de l'œuvre à traduire... » Autrement dit : la difficulté fondamentale est de louvoyer entre la fidélité au texte d'origine et la lisibilité pour le lecteur. Traduire, c'est servir deux maîtres ! Il faut à la fois servir l'œuvre, l'auteur, la langue étrangère et servir le public de la langue propre. Tout en jouant à l'homme invisible ! Le traducteur doit veiller à effacer toute trace de sa présence. La recherche d'une expression naturelle et juste est la recherche d'une expression qui « ne sente pas la traduction ». Alors que le violoniste qui interprète un concerto doit laisser paraître sa personnalité, nous devons nous efforcer de cacher la notre. De nous faire oublier. En cela, notre activité se rapproche de l'artisanat plus de l'activité artistique. Comment opter pour la lisibilité tout en maintenant l'étrangeté du texte d'origine, tel est le dilemme. Ici, il faut se rappeler ce qu'a dit Proust : « Les beaux livres sont écrits dans une sorte de langue étrangère » (*Contre Sainte-Beuve*). Ce qui revient à dire que chaque écrivain, à sa manière, est créateur d'une nouvelle langue. Que c'est justement par cette différence, par ce travail créateur, qu'il se singularise par rapport à ses contemporains. Alors, dans la traduction, pourquoi vouloir effacer à tout prix cette étrangeté ? Prenons le cas d'un auteur chinois, chez qui la répétition et le parallélisme seraient un trait marquant, un constituant du style. Faut-il vraiment, comme le réclament nombre d'éditeurs, gommer cette différence, franciser l'auteur au point de lui dénier sa personnalité ? Faut-il faire comme si le texte, dès le premier mot, avait été écrit directement dans la langue d'arrivée ? Sans aller forcément jusqu'à créer des néologismes –ce qui ne se conçoit souvent que dans le contexte de la poésie, quoique : j'ai récemment eu cette chance et je peux vous assurer que c'est un bonheur !—il faut oser l'originalité. Nous ne devons pas faire comme si l'écrivain avait été notre compatriote, mais faire comme s'il avait écrit dans notre langue tout en restant lui-même, avec sa culture, ses références historiques, sociales, linguistiques, etc. Le but avoué, visé, est d'aboutir à une œuvre qui produise le même effet que l'originale. Comme l'explique si bien Umberto Eco : *Dire presque la même chose*. Dans un entretien récemment accordé au *Monde* (Umberto Eco : *Je suis un philosophe qui écrit des romans* », édition du 12 octobre 2010) il revient sur la formulation pour insister : « ... l'important, c'est le « presque », le « dire », le « même » et la « chose ». Traduire consiste à tenter d'amener le lecteur au plus près d'une réalité étrangère sans sortir de sa propre langue. Le texte traduit doit garder quelque étrangeté mais ne doit pas être étranger, il faut que cela soit étrange sans sentir la traduction. Certains jugent que le métier est d'inventer à chaque fois une troisième langue, une langue « de passage ».

Inventer une langue de passage ? C'est peut-être la meilleure définition qu'on puisse donner du verbe « traduire ». Le traducteur est un pont. Il faut que les livres circulent entre les peuples. L'essence de la traduction est d'être ouverture, dialogue, métissage, décentrement. Ainsi que le faisait déjà remarquer en 1562 Antoine du Pinet, le premier traducteur de Pline en langue française : « Mon principal dessein a été de faciliter tellement la lecture de Pline que tout le monde pût jouir de ce trésor qui avait été si longtemps caché à notre peuple. » De ce trésor, dit-il ? Eh oui, quitte à enfoncer une porte ouverte, il est bon de le rappeler : une bonne traduction est une histoire d'amour. « On ne peut bien que traduire que les livres dont on aurait souhaité être soi-même l'autre », nous a dit Simon Leys. Aussi traduire, en sus de lire, c'est aimer, et c'est choisir. Choisir au fur et à mesure de nos progrès le ton, les mots, la formulation bien sûr, mais avant tout choisir le texte. Certains traducteurs se consacrent à un auteur, ils en sont tombés amoureux et ne le quitteront jamais, le suivront de la première à la dernière page. D'autres sont plutôt des « têtes chercheuses ». Comme des abeilles ils butinent (dans tous les sens du terme, ils cherchent aussi un butin à amasser !), se prennent de passion pour des livres plus que pour des écrivains. Traduire un livre que l'on n'aime pas, c'est comme partager le quotidien d'une personne que l'on n'aime plus : une torture. Dans l'idéal nous allons passer au moins six mois avec lui dans une intimité de tous les instants. Il faut être habité, possédé par l'original. Penser à lui, boire, manger, respirer au travers des mots de l'auteur. Le citer à tout bout de champ. « Soyez obsédés », nous a dit François Cheng pendant un cours. Il avait raison : l'obsession est nécessaire. Elle seule nous permettra d'être en osmose avec l'œuvre et de deviner comment sortir le texte de sa cangue sans le dépouiller de sa vérité. Après il faut l'oublier, laisser les choses reposer, comme une bonne pâte. Et puis relire, une dernière fois. En sachant que chaque phrase, chaque paragraphe qui vous posent problème contiendront probablement un contresens ou une infidélité. Mais à la lumière de cette ultime vérification tout vous semblera lumineux, vous n'aurez plus aucun mal à corriger et à remettre en état. Car c'est ce mélange d'obsession et d'oubli qui nous permettra de trouver dans la langue d'arrivée l'expression la plus appropriée, la plus naturelle, la plus allant de soi. Notre meilleure version possible.